Bulletin de la Sabix
Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

62 | 2018
Guerre et Paix. Des polytechniciens en Russie (1810-1840)

Huit polytechniciens pendant la campagne de Russie

Christian Marbach

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/sabix/2234
DOI : 10.4000/sabix.2234
ISSN : 2114-2130

Éditeur
Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée
Date de publication : 1 février 2018
Pagination : 61-76
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique
Christian Marbach, « Huit polytechniciens pendant la campagne de Russie », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 62 | 2018, mis en ligne le 18 février 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/sabix/2234 ; DOI : https://doi.org/10.4000/sabix.2234

© SABIX

Huit polytechniciens pendant la campagne de Russie

Christian Marbach

Pour présenter le destin des polytechniciens qui ont participé à la campagne de Russie nous avons décidé d'ajouter aux tableaux de chiffres et aux listes de noms la description plus précise de quelques parcours individuels.

Toute sélection de ce type est artificielle. En effet elle consiste souvent à mettre l'accent sur des individus qui sont devenus célèbres par leurs actes ou leurs travaux postérieurs à cette guerre, comme Fabvier ou Poncelet. Elle privilégie donc des survivants et injustement ignore presque tous les jeunes officiers morts pendant les batailles, la retraite ou lors de leur captivité. D'ailleurs, trop souvent, nous l'avons signalé, elle ne peut guère être prolixe sur des dizaines d'X disparus et mal ou pas du tout « documentés » dans les archives françaises ou russes. Illustration : s'il était décédé à la Berezina, un Gourgaud ne serait-il pas aujourd'hui oublié malgré ses exploits guerriers durant la campagne ? Et insistons sur cette catastrophe : s'ils n'avaient pas disparu en Russie, certains X et plus généralement de très nombreux Français n'auraient-ils pas connu des destins aussi brillants qu'un Poncelet ou un Fabvier ?

Mais ces réserves n'enlèvent rien à l'intérêt de ces « portraits d'X ». Des portraits pour lesquels nous mettons essentiellement l'accent sur leur passage en Russie sans oublier de rappeler, pour ceux qui en sont revenus, ce que fut ensuite leur parcours.

Nous les placerons dans l'ordre « d'apparition à l'écran », pour employer le langage utilisé dans certains génériques, en commençant par ceux qui ont combattu à la Moskowa (Fabvier, Demay, Crozet – sans oublier Lariboisière), puis autour de la Berezina (Poncelet), ou enfin furent blessés et abandonnés à Vilna (Gleizes, Chambray). Et nous insérerons au centre, donc à Moscou, la présentation de Gourgaud. Au centre pour des raisons chronologiques, mais aussi à cause de sa proximité avec l'empereur et de son action à Moscou. Mais nous retrouverons aussi Gourgaud et Chambray lorsque nous évoquerons par ailleurs les X qui ont raconté leur guerre.

Fabvier, Charles Nicolas (X1802 ; 1782-1855)

7 septembre 1812. Charles Nicolas Fabvier vient de rejoindre la Grande Armée à bride abattue pour participer à la bataille annoncée, celle qui doit ouvrir la route de Moscou en bousculant les troupes de Koutouzov, celle aussi qui doit lui apporter la gloire.

Car Fabvier, artilleur aussi expert en balistique qu'intrépide dans le combat au corps à corps, recherche la gloire depuis son entrée à Polytechnique. Né à Pont-à-Mousson, fils de « suspects », jeune frère d'un exilé, il a été reçu à l'X en 1802 avant de rejoindre l'artillerie. Il entrevoit la possibilité de combats héroïques, et en vit un à Dirnstein, déjà contre les troupes de Koutouzov, le 11 novembre

1805, trois semaines avant Austerlitz. Son action y fut décisive, aux côtés du général Mortier. Mais Fabvier ne verra pas Austerlitz, ni Iéna, et le hasard des affectations le confine à Vienne ou Venise. Où donc la trouver, cette gloire qui était inscrite comme une promesse sur le nouveau drapeau de l'École polytechnique ?

Portait de Fabvier par Claude Gondard, in : C. Marbarch, Portaits de polytechniciens, Sabix, 2015.

L'opportunité s'en éloigne encore quand on l'envoie en mission en Perse pour enseigner l'art de fabriquer canons et boulets aux troupes iraniennes. Fabvier n'est pas encore un expert en géostratégie, il ne comprend pas l'utilité de ces transferts de technologie ni des alliances transcontinentales et maugrée contre ses élèves plus occupés à essayer de tirer un profit financier de son passage qu'à apprendre le calcul des paraboles de tir ou les tours de main des fonderies de canon. Bref, il a l'impression d'être un des oubliés de la course aux galons et aux honneurs, et cela continue à son retour malgré la protection que lui accorde Marmont.

Il n'est que capitaine en 1812 quand il est blessé en Espagne ; une fois rétabli il obtient l'autorisation de rejoindre en Russie la garde impériale dont il fait désormais partie. Il se présente à Napoléon le 6 septembre. Celui-ci est soucieux de l'évolution du royaume d'Espagne et des échecs de son frère Joseph qui vient de fuir Madrid où s'installe Wellington. Fabvier est prié de donner à l'empereur des informations sur l'Espagne. Quelle chance ! Il est invité à parler à l'Empereur, Sa Majesté distrait des instants de Son précieux temps pour lui demander conseil ! Et le lendemain, il sera présent pour participer à une bataille qui doit être « la mère de toutes les batailles », celle qui portera pour les Français le nom de la Moskowa !

Fabvier est engagé dans les opérations menées le 7 septembre à l'assaut des redoutes, ces combats d'une extrême violence. Plus heureux que d'autres il n'est que blessé, mais sérieusement lorsqu'une balle lui fracasse un pied. Il refuse l'amputation, sera nommé chef d'escadron, soigné à Moscou, évacué vers Smolensk puis en France. Fabvier s'en tire bien : le convoi qui le ramène en France est parti avant la troupe hétéroclite et désorganisée de la triste « Retraite ».

C'est à partir de ce moment que la vie de Fabvier, une fois rétabli, va se dérouler tout près d'évènements historiques majeurs. Il va d'abord vivre les dernières semaines de l'invasion de la France par les troupes coalisées au printemps 1814. Les négociations de la capitulation seront menées dans une grande confusion par les proches de Napoléon dont Joseph, les maréchaux dont Marmont, les ministres dont Fouché. Toujours proche de Marmont, Fabvier sera amené à assumer et signer avec loyauté des actes de capitulation, une tâche que son supérieur lui délègue sans élégance.

Arrivent la Restauration puis les Cent Jours. Fabvier n'a pas changé de position, et c'est encore sous les ordres de Marmont qu'il va être un des principaux accompagnateurs et « gardes du corps » de Louis XVIII qui fuit vers la Belgique. Il n'a aucun respect pour ce roi, mais estime que son devoir et le serment qu'il a prononcé lui imposent d'assurer cette corvée et « *d'escorter le Roi et les princes* ». Dans la « *Semaine sainte* », Aragon raconte avec brio cette fuite et commente avec finesse les sentiments des acteurs de cet épisode, invitant le lecteur à accompagner Marmont et bien d'autres maréchaux, mais aussi Fabvier, ou Géricault, ou encore Octave de Ségur, un polytechnicien dont nous reparlerons dans l'article sur « Ecrire la campagne ».

Une fois le Roi enfui et réfugié entre les troupes ennemies, Fabvier ne rejoint pas l'armée napoléonienne, mais il combattra les troupes ennemies lorsqu'elles envahissent la France. Il rassemblera alors des partisans pour défendre Metz. Avec difficulté, et sachant qu'on pourra juger bien confus ses changements d'allégeance, il a tenté d'agir sans cesse avec honneur ; ce n'est pas une situation qui le fera bien voir des autorités de la Seconde Restauration qui préfèrent oublier comment il a servi le Roi pendant sa honteuse fuite.

Le parcours de Fabvier ne se résume pas à ses années de jeune officier de l'Empire (en 1815, il n'a que trente-trois ans). Son mépris pour les ultras le conduit à devenir un « libéral », il va attaquer en justice des responsables de la Terreur blanche à Lyon, puis monter un complot assez pitoyable contre les troupes françaises parties défendre une autre monarchie en Espagne, en 1820.

Rien de tout cela, ni blessures ni combats, ni mission persane ni loyautés successives définies avec autant de discernement que possible ne pourra faire de Fabvier un soldat célèbre et vénéré. Ce qui lui donnera la stature d'un véritable héros, c'est sa participation à l'insurrection grecque. D'abord engagé dans le mouvement philhellène il sera appelé à la tête de troupes régulières grecques qui vont délivrer peu à peu du joug turc le Péloponnèse, puis Athènes. Il suffit parfois d'un impétueux coup de main pour vous voir votre nom imprimé en gras et lui donner une aura exceptionnelle. Si Fabvier fut loin d'accumuler des succès militaires en Grèce, et ne fut pas en état de rassembler derrière lui tous les corps de troupes hétéroclites faisant allégeance à Kolokotronis, Ypsilantis, ou à la Bouboulina, il sut en gagnant un pari militairement aventureux s'installer dans l'histoire grecque. Et dans l'histoire des braves.

Son coup de main sur l'Acropole fut chanté par les aèdes grecs, les fabricants de papiers peints français, et les *Orientales* de Victor Hugo, ce fut une montée de nuit, au milieu des assiégeants turcs, pour ravitailler en poudre et en balles les insurgés grecs.

> « Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué
> Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué
> Chef des hordes disciplinées
> Parmi les grecs nouveaux, ombre d'un vieux romain
> Simple et brave soldat qui, dans ta brave main
> D'un peuple a pris les destinées »

Que deviendra ensuite Fabvier ? Un homme rétabli avant même la révolution de 1830 dans ses droits et ses grades : quel régime oserait laisser en exil une telle figure ? Un pair de France appelé à diverses missions, un homme choisissant de voter pour amener Louis-Napoléon à la présidence avant de s'élever contre le coup d'état de 1852 : encore une recherche attentive de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.

Auguste Legrand,
Le général de division Baron Fabvier, Paris [1835-1845] © École polytechnique. (Palaiseau)

Fabvier mourut en 1855, veillé par sa femme. Il m'est tout à fait indispensable de parler d'elle ! Fabvier avait épousé en 1831 la veuve du général Duroc, duc de Frioul, un autre mussipontain qui fut son ami et tomba au champ d'honneur à Bautzen en 1813. Dans sa *Semaine sainte*, Aragon évoque assez souvent ce qu'étaient les espoirs amoureux de Fabvier en 1815. Celui-ci fut toujours un ami fidèle de Duroc, respectueusement amoureux de l'épouse de celui-ci, Marie-des-Neiges Martinez de Hervas. Il lui apporta son soutien après la mort de son époux, lui proposant sa main et attendit avec patience qu'elle accepte de l'épouser en 1831. Le combattant impulsif savait aussi être un généreux et distingué gentilhomme. Un X romantique, et exceptionnel.

Demay, François (X1796 ; 1777-1812)

Le polytechnicien François Demay est parfois cité occasionnellement dans des relations de la bataille de la Moskowa, et notamment dans un bulletin officiel signé du vice-roi Eugène rapportant des épisodes de cette sanglante bataille : « *Huit régiments russes et plusieurs milliers de cosaques, et l'artillerie russe fut doublée pour canonner ce village… Le brave colonel Demay fut tué sur le plateau avant* »

L'X ne possède que des pages relatives à sa scolarité (promotion 1796) Demay, né à Dieppe, avait choisi l'artillerie à la sortie de l'École. Il est colonel en 1812 et meurt à la Moskowa, comme une dizaine d'autres polytechniciens.

Le Livre du Centenaire, rédigé en 1894 (Tome II, page 413), donne ces précisions :
À la Moskowa, tandis que le feu des pièces placées dans les redoutes hâtivement élevées prépare l'attaque, 80 bouches à feu se portent en avant du ravin de Semenovskoïé, à portée de mitraille des masses ennemies, et font un feu roulant qui décime l'infanterie russe et arrête les charges de la cavalerie ; c'est là que le jeune colonel Demay trouve une mort glorieuse.

Dans le film « *Guerre et Paix* » que King Vidor a réalisé en s'appuyant sur le roman éponyme de Tolstoï, une assez longue séquence montre un des héros, Pierre s'installer comme un spectateur auprès d'une de ces « redoutes » mises en place par les troupes russes sur les pentes des collines de Borodino. Si la présence de ce témoin civil au cœur d'une bataille acharnée est tout sauf vraisemblable, le film n'en décrit pas moins avec précision les dispositifs utilisés par les Russes (artillerie, infanterie) et la nature des vagues d'assaut françaises. Vêtus au début de l'action comme des soldats de plomb peints avec finesse, les protagonistes sont peu à peu tachés de boue et de sang sous les yeux effrayés du prince, voyeur de plus en plus

compatissant. On sait que Napoléon, visitant le terrain après le départ des Russes, put dire que cette bataille avait fait plus de vainqueurs morts que de vainqueurs vivants.

Mais c'est sans doute Mérimée qui raconte le mieux « *l'Enlèvement de la Redoute* » par des Français dans une célèbre nouvelle, datée de 1829. Ce texte suit le parcours d'un jeune officier tout juste arrivé au front et mis à la disposition d'un colonel qui en a déjà perdu beaucoup. Le colonel aurait préféré disposer d'un adjoint plus expérimenté, mais il s'aperçoit que son jeune acolyte est capable de courage et de sang-froid, et participe plus que convenablement à la prise d'une redoute russe. Mais voici que le colonel est grièvement blessé :

> « Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine ? » demandait-il à un sergent. – Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive. – « Et le plus ancien lieutenant ? – Voici monsieur qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. – Le colonel sourit amèrement. – « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C*** va vous faire soutenir. » – « Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? » – « F…, mon cher, mais la redoute est prise. »

Même si cet affrontement est situé par Mérimée à Chevardino, et que ce combat annonciateur de Borodino eut lieu le 5 septembre, il ne faut pas beaucoup d'imagination pour donner à ce colonel le nom de notre camarade Demay.

Jean-Charles Langlois, Panorama de la bataille de la Moskova (détail). Musée de l'Armée, Paris.

Crozet, Benoît Claudius (X1805 ; 1788-1864)

C'est aux USA que les recherches sur Crozet ont été les plus fouillées compte tenu du rôle qu'il y a joué après son émigration en 1817. D'ailleurs ses deux biographies les plus sérieuses sont signées par des historiens américains, proches du *Virginia Military Institute* que Crozet a créé : d'une part en 1936 William Couper (*Claudius Crozet, Soldier-Scholar-Educator-Engineer, 1789-1864*), d'autre part en 1989 Robert F. Hunter et Edwin L. Dooley (*Claudius Crozet, french engineer in America, 1790-1864*).

Passons sur la contradiction apparente entre les deux dates de naissance ; elle est expliquée, ainsi que l'évolution des prénoms de Crozet durant sa vie par Emmanuel Grison dans le bulletin Sabix n° 6. Grison, qui a également travaillé sur la vie de Crozet, a d'ailleurs aidé Dooley quand celui-ci a été reçu en France pour travailler sur les registres du conseil d'administration de l'X (bulletin Sabix n° 12). Dooley a évidemment profité de ce séjour pour faire le tour des archives françaises pertinentes sur Crozet. Comme Couper, il a pu reconstituer sa carrière française, sous l'Empire et jusqu'à son départ en Amérique. Et aux USA, comme Couper, il a bénéficié de toutes les archives du VMI, et reconstitué sa carrière américaine avec soin.

Malheureusement, notre connaissance du passage de Crozet en Russie, qui nous intéresse ici, n'en demeure pas moins fragmentaire, et sa période de captivité est comme en pointillés. Voici ce qu'en savent nos historiens américains.

Nommé lieutenant en 1809, Crozet fut affecté au début de sa carrière en Hollande puis en Allemagne. Dooley signale que ces fonctions lui permirent de développer sa pratique de construction de ponts ou de digues. À quelques jours près il aurait pu participer à la bataille de Wagram. En juin 1812 Crozet reçut l'ordre de rejoindre la division du maréchal Ney, dans la Grande Armée. Il commença la campagne dans l'artillerie de la Garde impériale, comme « pontonnier employé à l'équipage de l'artillerie de la Garde impériale ». En juillet 1812 il fut mis à la disposition du général Lariboisière, commandant en chef de l'artillerie de la Garde impériale : ce général est le père d'un X 1806 qui fit ses débuts dans la vie militaire à Wagram et donnera son nom à un hôpital parisien agrandi et aménagé grâce à une donation faite par sa veuve. Crozet avait reçu deux ou trois jours avant l'invasion de la Russie, de l'empereur, la croix de la Légion d'honneur (Couper ajoute avec gourmandise que cette croix est exposée au musée de West Point). Il est clair que le jeune Crozet n'était pas un officier « moyen », comme diraient nos jeunes d'aujourd'hui. Ou voulait-on à tout prix galvaniser les troupes au moment de leur ordonner de marcher vers Moscou ?

Crozet participe donc aux marches, aux chevauchées et aux batailles jusqu'à celle de la Moskowa, et c'est à cette occasion, qu'il fut fait prisonnier le 7 septembre « ou quelques jours après » – peut-être pendant qu'il organisait la construction de ponts sur la rivière Kalatsha.

Les deux biographes de Crozet ont du mal à être précis sur les conditions de sa captivité : ils ne précisent ni dates, ni étapes, ni lieux et ils n'ont pas trouvé ces éléments dans les dossiers militaires français de notre homme. Mais ils s'accordent pour dire qu'il fut fort chanceux, bien plus que les blessés ou malades, bien plus que d'autres camarades obligés de marcher en plein hiver sur des centaines de kilomètres jusqu'à des camps de prisonniers. Un aristocrate russe le prit en effet dans ses bagages, avec l'idée d'en faire un précepteur de français pour sa famille dans une combinaison gagnant-gagnant : d'abord esclave de luxe, envoyé dans la demeure de ce perspicace maître et bientôt traité comme un ami pendant tout le temps de sa captivité. Nos biographes, se basant sur une tradition mémorisée au VMI, ajoutent qu'il chassait les loups. Et ils rappellent qu'il prénomma sa seconde fille Claudia Natalia. Combiner des loups avec un prénom comme Natalia ! On se croirait dans des romans comme le général Dourakine ou Michel Strogoff !

Si Poncelet, dans son « Oflag » de Saratov, se divertit au sens pascalien du terme en faisant des mathématiques (et avec quel succès, nous le verrons en rappelant son parcours), Crozet eut le temps de rédiger une courte « Grammaire russe » à l'intention des lecteurs français » (113 pages), renouant là avec un de ses passe-temps, les réflexions sur les alphabets et les syntaxes.

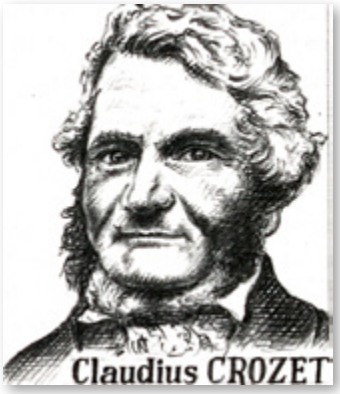
Après l'abdication de Napoléon en avril 1814, Crozet fut relâché le 20 août comme d'autres prisonniers. Il rapporta en France, avec joie, son sabre (encore un objet conservé dans un musée militaire américain), et à peine arrivé à Paris fut proposé pour des décorations et mis en demi-solde !

Pendant les Cent jours, Crozet essaie d'obéir aux différents ordres contradictoires de mouvement qu'il reçoit. Il ne sera pas à Waterloo, mais assistera à Paris à l'arrivée des troupes coalisées. Assigné ensuite à résidence, et lucide sur le type de carrière, ou de non-carrière qui l'attend en France, il démissionne de l'armée – démission acceptée en avril 1816, se marie en juin, récupère une partie de ses arriérés de solde, se lance dans le commerce de

vin avant de prendre une décision plus aventureuse : celle d'émigrer en automne 1816 aux Etats-Unis. Protégé par le général Simon Bernard (X 1794), qui vient d'être embauché à un poste très élevé aux Etats-Unis il trouve une place de professeur à West Point ; son exceptionnelle seconde carrière peut commencer et lui donner de hautes responsabilités dans l'enseignement supérieur américain, dans la formation des troupes, dans le perfectionnement des infrastructures routières ou fluviales, dans le développement des chemins de fer.

En quelque sorte, un parcours identique à celui que connurent un Bazaine ou un Fabre en Russie, mais qui se déroula entre New York et la Nouvelle-Orléans.

À la fin de sa vie Claudius Crozet aura la tristesse de voir ses anciens élèves du VMI devenus officiers obligés de choisir entre l'Union et la Confédération et se combattre pendant la guerre de sécession. Il sera enterré au Virginia Military Institute.



Claudius Crozet par Claude Gondard, in : C. Marbarch, Portraits de polytechniciens, Sabix, 2015.

Baston-Lariboisière, Honoré Charles (X 1806 ; 1788-1868)

Nous évoquerons le polytechnicien Lariboisiére à propos de deux tableaux dont les véritables héros sont son père et son jeune frère. Changez les noms, et Homère pourrait intercaler ces épisodes dans son Iliade.

Antoine-Jean Gros, le général de Lariboisière faisant ses adieux à son fils, lieutenant au 1er régiment de carabiniers, au début de la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812, Musée de l'Armée, Paris.

Une visite au musée de l'armée m'a fait découvrir le beau tableau d'Antoine-Jean Gros représentant « le général de Lariboisière faisant ses adieux à son fils, lieutenant au 1er régiment de carabiniers, au début de la bataille de la Moskowa »

Le père, à la fin d'une carrière glorieuse, fit toute la campagne de Russie. Il mourra de maladie, d'épuisement et de chagrin le 21 décembre 1812 à Koenigsberg, à la fin de la retraite.

Le général aura eu la peine de perdre à la Moskowa un de ses fils, Ferdinand, représenté sur le tableau de Gros. L'autre tableau, du peintre Lejeune, et qui est conservé à Versailles montre Ferdinand poussant son dernier soupir aux pieds de son père, alors que son frère ainé, Honoré, lui tend la Croix d'Honneur que l'Empereur vient de décerne au mourant.

En effet, Honoré Charles fit aussi cette campagne. Voici ce que la banque de données de l'École dit de ce Lariboisière, X 1806, qui sur-

Louis-François Lejeune, La bataille de la Moskova, Musée de Versailles. Source : Wikimedia Commons.

vivra à la Russie et dont le nom est toujours associé à un hôpital.

Fils aîné du général de ce nom, il sort lieutenant dans l'artillerie et fait ses premières armes à Wagram, la campagne de Russie comme capitaine aide de camp de son père. Après la paix, il est chargé de missions en Italie et en Pologne. Chambellan et officier d'ordonnance de l'Empereur, il combat à Waterloo et quitte le service comme chef d'escadron (1818). Élu député d'Ille-et-Vilaine (1828, 1830, 1831, 1834, 1849), fait pair de France (1835), il est nommé président d'honneur de l'Association philotechnique à sa fondation (1849). Rallié à Napoléon III (1852) et fait sénateur, il prend avec Perdonnet (X1821) une part importante au développement de l'Association polytechnique, « cette Sorbonne de l'ouvrier… ». Il voit dans les cours d'adultes un puissant moyen de moralisation et un complément indispensable de l'instruction primaire. Il épousa Élisa Roy, fille de l'ancien ministre des finances, qui lui apporta une fortune considérable et mourut avant lui sans enfants, laissant à Paris la nue propriété de tous ses biens, pour la fondation d'un hôpital qui porte le nom de son époux.

Gourgaud, Gaspard (X 1799 ; 1783-1852).

La promotion 1799 de Polytechnique en suit la formation pendant une période particulièrement trépidante. À peine arrivés à l'École, ses élèves apprennent le retour d'Egypte de Bonaparte, accompagné de Monge et de Berthollet ; ils sauront peu à peu quelle extraordinaire aventure ont avec eux vécue certains de leurs Anciens. Ils vivront ensuite le coup d'état de Brumaire, et certains seront volontaires pour voguer vers l'Australie. La « 99 » est donc tout de suite baignée dans l'ambiance des conquêtes et des rêveries napoléoniennes. Des 125 élèves de la promotion, qui compte aussi dans ses rangs Hyacinthe de Bougainville, Clermont-Tonnerre, ou Marestier, Gas-

pard Gourgaud est sans doute l'un des plus célèbres et la raison en est simple : sa proximité avec Napoléon durant les campagnes militaires jusqu'à Waterloo « *où il tira les derniers coups de canon* », dit le Livre du Centenaire (Tome II, page 508) puis à Sainte-Hélène. Cette proximité, cet attachement se sont d'ailleurs prolongés après la mort de l'empereur, que Gourgaud a défendu dans ses écrits. Ils trouveront une traduction émouvante quand Gourgaud fera partie, en 1840, de l'escorte chargée de chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon pour les ramener dans « *la Belle Poule* » en France et les faire déposer aux Invalides.

En annexe à sa pièce de théâtre intitulée « *Chameau, dodo ou Un polytechnicien amoureux de Napoléon* », Erik Egnell raconte la vie de Gourgaud, en insistant sur la période qu'il vécut aux côtés de Napoléon à partir du 3 juillet 1811, quand il est nommé, et très vite « *premier officier d'ordonnance* ».

Il y a donc maintes raisons de lui consacrer une fiche spéciale dans un travail sur les X et la campagne de Russie.

La première concerne son métier de soldat, toujours courageux, plusieurs fois blessé, prêt à servir de dernier rempart à l'empereur mais aussi doté d'une rare mémoire et d'une intelligence aigüe ; il eut plusieurs occasions de prouver ces qualités et pas seulement en sabrant.

Ainsi, à Moscou, on lui attribue souvent la découverte des 300 kilogrammes de poudre entreposés dans le Kremlin et dont l'explosion aurait tué l'empereur et sa suite. Même si c'est une légende, par ailleurs souvent reprise, elle n'en est pas moins glorieuse et digne de Gourgaud, de l'X, de la science et de la patrie. C'est donc à propos de Moscou que nous allons introduire Gourgaud ; mais nous avions le choix, par exemple en admirant son attitude à la Berezina, fin novembre : Napoléon se demande comment la franchir. Gourgaud, n'écoutant que la voix de son maître, n'hésitera pas à traverser deux fois la Bérézina presque gelée à la nage pour faire des reconnaissances préalables au choix de la construction d'un pont. *Mens sana in corpore sano*. Tout, dans la vie de Gourgaud, appelle des commentaires hyperboliques et laudatifs, presque trop laudatifs au point que parfois on en soupire, trop n'est-ce pas vraiment trop ?

Surtout qu'être proche du souverain ne vous garantit pas d'éviter les chutes de boulets ou les attaques de cosaques. Gourgaud connaîtra les unes et les autres, d'abord en Russie, puis en diverses batailles postérieures. À Brienne, par exemple, il a encore l'occasion de prouver ses capacités d'escrimeur et sauve Napoléon ; en remerciement, celui-ci lui offre le sabre qu'il brandissait à Lodi (ou qu'il prétendit avoir brandi à Lodi). Et lors de la première abdication, Napoléon lui offrira une autre épée, qu'il avait à ses côtés aux Pyramides.

Après la seconde abdication, Gourgaud est choisi pour faire partie des rares compagnons autorisés par l'Angleterre à accompagner et servir Napoléon à Sainte-Hélène. Egnell a mis plusieurs fois l'accent sur ces mois étonnants, baignés de souvenirs ressassés, échangés, aménagés dans un travail de mémoire dont le glorieux exilé fut à la fois l'objet et le principal acteur. À ses côtés, Gourgaud fut l'un des « quatre évangélistes » comme le dit joliment Egnell. Il écrit sous la dictée de l'empereur, tout en jalousant ses confrères narrateurs comme Las Cases.

Erik Egnell met bien en évidence le motif des différends que Gourgaud eut avec ses compagnons de détention : la jalousie. Ah, ne pas être le plus apprécié par le Maître, ne pas faire avec lui la promenade à cheval du matin, ne pas recevoir ses confidences, ne pas prendre lui seul ses augustes mémoires sous sa dictée, quel supplice ! Alors que Gourgaud se sait infiniment plus intelligent que « les autres », et chaque jour est témoin qu'il reste aussi le plus fidèle ! Bref, l'affection qu'il voue à Napoléon devient si débordante que celui-ci, fatigué de ses crises de jalousie incessantes, lui demande de quitter l'île.

Alors Gaspard, proscrit en France, surveillé par les Anglais, cherchera longtemps et en vain un lieu de résidence stable qu'il ne trouvera qu'après la Révolution de juillet 1830. On sait que l'une des conséquences des Trois glorieuses fut le retour en grâce de nombreux bonapartistes. Parmi eux, certains polytechniciens, revenus de l'étranger ou réintégrés dans les cercles du pouvoir. Leur parole fut à nouveau écoutée, leur influence réelle. L'un des épisodes les plus « polytechniciens » de l'été 1830 fut un grand banquet que les jeunes X, dont certains avaient rejoint et encadré les émeutiers sur les barricades se virent offrir par un grand nombre d'anciens dont Gourgaud ou Fabvier ; une première ébauche de l'association des anciens élèves fut mise en place à cette occasion.

Gourgaud savait aussi écrire, et très vite il occupa sa « non-activité » en rédigeant et faisant publier divers récits des campagnes impériales ou du séjour à Sainte-Hélène. Il n'est pas étonnant que la campagne de Russie ait été un de ses sujets préférés, et il aborda ce sujet tant pour en faire la relation que pour réfuter des affirmations ou des interprétations lues dans un récit d'un autre officier proche de l'empereur, le comte de Ségur. En 1824, celui-ci (par ailleurs frère d'un X 1798, Octave) avait signé une *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, dont beaucoup de pages déplurent à Gourgaud. Ces deux frères d'armes avaient vécu, souvent côte à côte, les mêmes évènements, ils avaient été témoins des mêmes décisions ou hésitations de leur maître bien-aimé. Mais douze ans plus tard, Ségur renie cette admiration qui fut la sienne et avec lucidité (ou acrimonie, prétendra Gourgaud) analyse les fautes de l'Empereur tout en lui trouvant des excuses, un vieillissement certain, une perte de sang-froid, etc. Dans sa « *Retraite de Russie* », Egnell raconte les faits, avant de reprendre les jugements de Ségur et les réfutations de Gourgaud.

En effet, celui-ci a intitulé son propre récit *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812 et examen critique*. L'examen critique prend parfois des accents si violents que le ton monta entre les deux discutailleurs, et qu'un duel s'en suivit, rapporté par les gazettes. L'annuaire historique universel (juillet 1825) le relate. Nous apprenons en détail les circonstances de cet affrontement, d'abord empêché par les autorités puis relocalisé auprès de la barrière du Maine. Nous en connaissons les témoins, nous savons que Ségur fut le premier blessé (au bras) puis Gourgaud au corps. Avait-il combattu avec l'épée de Lodi ou celle des Pyramides ?

Jean-Claude Langlois, Panorama de l'incendie de Moscou (détail), in : Jean-Claude Langlois 1789-1870 : le spectacle de l'Histoire, Caen, Musée des Beaux Arts, Paris, Somogy, 2005.

« *Alors les témoins ont décidé que le combat était terminé, et que cette affaire ne devait pas avoir d'autre suite* ».

Gourgaud continua sa carrière militaire, fut nommé Pair de France, perdit toutes ses fonctions après le coup d'état de 1851 et mourut l'année suivante.

Gourgaud à Sainte Hélène par Claude Gondard in : C. Marbach, Portaits de polytechniciens, Sabix, 2015

Poncelet, Jean Victor (X 1807 ; 1788-1867).

Le 18 novembre 1812, Poncelet est fait prisonnier à la bataille de Krasnoïe ; il reviendra en France le 7 septembre 1814.

Le parcours de Poncelet en Russie est par bien des aspecte représentatif des officiers faits prisonniers lors de la campagne de Russie ; mais il s'en distingue par une conclusion heureuse que beaucoup ne connurent pas et, cela va de soi, par la personnalité de ce « jeune savant » qui sut utiliser sa captivité de manière originale et créative.

Le présent texte ne va pas revenir sur l'exceptionnelle carrière scientifique de Poncelet, mais se concentre sur ses années russes, dignes d'un roman d'aventures. Il va en raconter des épisodes exceptionnels, bien reliés à la grande histoire, et ainsi éclairer certains aspects de la campagne, et notamment le sort des prisonniers.

Ce papier s'appuiera essentiellement sur une patiente et scrupuleuse enquête menée par Irina et Dimitri Gouzévitch à propos d'un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'École polytechnique. Ce document, dit « *manuscrit de Saratov* » fait partie d'un ensemble de travaux menés par Poncelet lors de sa captivité près de cette ville. Si l'analyse de son contenu permet de comprendre la nouveauté des raisonnements scientifiques alors imaginés par Poncelet, celle plus « policière » de son papier donne des éléments essentiels sur ses conditions de travail.

Nous empruntons au bulletin 19 de la Sabix, paru en juin 1998, la plupart des données qui vont suivre ; le lecteur pourra s'y référer pour compléter ses connaissances sur Poncelet, et il pourra aussi en profiter pour reprendre contact avec des théorèmes qu'il a étudiés !

Jean-Victor Poncelet, né en 1788, intègre Polytechnique en 1807. Il en sort dans le génie et est d'abord affecté à des travaux de fortification dans l'ile de Walcheren située à l'embouchure de l'Escaut lorsque, le 17 juin 1812, il reçoit l'ordre de rallier la Grande Armée qu'il rejoint à Vitebsk. Pendant les mois d'août, septembre et octobre 1812, on le charge principalement de travaux de construction d'ouvrages défensifs, de bâtiments et de ponts autour de Smolensk après la prise de cette ville. Il ne participe pas à la terrible bataille de Borodino et ne va pas à Moscou. Au moment où Napoléon, sur le chemin du retour, séjourne à Smolensk, Pon-

celet sera incorporé dans l'arrière-garde qui, formée de 7 000 hommes commandés par le Maréchal Ney, sort de la ville le 17 novembre, sans artillerie, pour rejoindre Orcha vers l'ouest.

Le 18 novembre à Krasnoïe, au bord d'un ravin où coule la Loosmina, une petite rivière qui va se jeter dans le Dniepr à deux lieues plus au nord, les Français se heurtent au barrage d'artillerie soigneusement installé par le général Miloradovitch. Après une canonnade meurtrière, le maréchal Ney, à la faveur du brouillard, de la neige et du crépuscule, parvient à faire retraite et à gagner le Dniepr qu'il traverse sur des glaces encore mal consolidées. Le 20 novembre il rejoindra l'armée à Orcha accompagné de 1 200 rescapés.

Mais le lieutenant Poncelet appartient au bataillon de sapeurs qui, chargeant à la baïonnette, s'efforce désespérément de neutraliser l'artillerie russe. Après plusieurs tentatives infructueuses, les survivants se retrouvent isolés, puis capturés à la fin de la journée du 18 novembre.

Les relations des combats effectués par les officiers français ou russes en racontent souvent la sauvagerie, et le peu de chances que les vaincus de telle ou telle escarmouche avaient de s'en tirer : blessés et abandonnés, ou blessés et massacrés, ou sommairement exécutés. Parfois, une belle histoire de chevalerie permet de chanter une fraternité d'armes entre adversaires : nous l'avons vu avec le polytechnicien Crozet et Egnell nous rappelle la chance du colonel et baron Séruzier fait prisonnier par les cosaques mais « racheté » par un officier russe qu'il avait lui-même secouru à Austerlitz. Mais le plus souvent, le sort des prisonniers était moins enviable. Quand dans son roman « Il neigeait » Patrick Rambaud raconte la fin de prisonniers torturés par des moujiks ivres de vengeance qui avaient bien des raisons de haïr l'armée française, il ne fait qu'utiliser des matériaux documentaires et authentiques de première main !

Poncelet, vigoureux jeune lieutenant de 24 ans, eut d'abord la chance de n'être pas blessé, puis celle d'être regroupé avec d'autres officiers, ce qui lui évitera le sort des soldats esseulés abandonnés au milieu de paysans. « Privé de son cheval, dépouillé de son manteau », il sera conduit en captivité à Saratov sur les rives de la Volga, où il arrive en mars 1813 « après quatre mois de marche et de privations de toutes sortes » : avec les autres survivants de la colonne (un sur deux ??), Poncelet avait parcouru à pied entre 1 200 et 1 400 kilomètres en un peu moins de quatre mois, une « longue marche » certes mais à un rythme cependant raisonnable qui devait tenir compte des conditions géographiques comme de l'état d'épuisement des prisonniers.

Il y restera jusqu'à la notification de la paix générale conclue à Paris le 30 mai 1814. Un certain nombre d'imprécisions demeurent sur la durée de sa captivité, ses conditions exactes, le régime auquel furent soumis les officiers. On sait qu'il fit partie d'un groupe de cinquante officiers qui bénéficièrent de l'appui de quelques ordonnances. Le dossier de « Poncelet en Russie » reste par ailleurs souvent incomplet : l'administration russe n'attachait pas une attention prioritaire au suivi de ses captifs, et les souvenirs des officiers soumis au même régime sont parfois incohérents entre eux. Les quelques études que l'on peut trouver sur le sort des captifs montre d'ailleurs qu'une certaine négligence, ou tolérance, a pu procurer à quelques prisonniers un havre plus accueillant qu'un « camp » qui d'ailleurs n'avait rien d'un Oflag ; mais aussi que les conditions de nourriture, de protection contre les grands froids, de santé entrainaient une grande proportion de décès, surtout pour les simples soldats.

Certains soldats ou officiers avaient parfois été mis à la disposition de propriétaires russes, et il est évident qu'un certain nombre de « prisonniers non revenus » aient en fait préféré faire souche en Russie, même si on en ignore le nombre. Ce fut en particulier le cas d'un com-

pagnon de captivité de Poncelet, le lieutenant Savavin, dont Egnell dit qu'il décida de rester en Russie pour s'y marier, s'installer comme professeur de français pour des enfants de familles fortunées et devenir centenaire !

C'est à partir des premiers mois de 1814 que l'administration russe certaine de la victoire des alliés commença à prévoir le renvoi des prisonniers français. Pour ceux qui ne disposaient pas de moyens personnels, elle dut prévoir des rapatriements en charrette, par groupes, associant des officiers à des soldats dont ils assureraient l'encadrement. Pour ceux qui étaient en mesure de recevoir des fonds de leurs familles, comme Poncelet, elle les aida à organiser un retour plus rapide : « *… j'ai profité de l'argent que mes parents m'ont fait parvenir pour prendre la poste une grande partie du chemin* ». Voici un témoignage plaisant : la Croix-Rouge n'avait pas encore été créée par Dunant et le général Dufour, X 1807 comme Poncelet, mais des réseaux de solidarité s'étaient effectivement mis en place malgré les conflits.

Ary Scheffer, Portait du général Poncelet 1849
© École polytechnique (Palaiseau).

Dans ses bagages, Poncelet rapporta les manuscrits sur lesquels il avait travaillé pendant sa captivité. Il en avait acheté le papier dont l'origine russe a été bien repérée et le reliera en cahiers. Avec ce matériel, – et les souvenirs des cours de l'X et notamment ceux de Monge – il commença à construire ses théories et ses théorèmes dès avril 1813. Il passa donc toute une année à établir les bases de son œuvre mathématique sur la « géométrie projective ». Il les fera lire et apprécier à son retour auprès de toutes les autorités scientifiques. Son travail russe, qui répond à merveille à la question du fabuliste, « que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ? » le mènera dans les Académies et aux postes de professeurs des plus grandes écoles – dont l'X – et il deviendra un incontournable de la science française du XIXe siècle, une autorité morale et parfois politique…

Gleizes, Joseph Marie Anne Jean Antoine Auguste (X 1798 ; 1781-1863).

Voici la notice « Gleizes » de la banque de données de la bibliothèque de l'X

En 1802 il passe à l'École d'application de Metz et en sort dans le génie. Il est d'abord employé aux travaux de la direction de Montpellier (1806) puis chargé d'établir sur les côtes de la Méditerranée les batteries destinées à repousser l'invasion des Anglais ; il s'occupe ensuite comme capitaine des fortifications de Strasbourg et de Kehl (1807). En 1809 il est à l'armée du Rhin ; il participe à la construction du pont sur le Danube et se trouve à la bataille de Wagram. En 1810 il s'occupe de fortifier Salzbourg et Bois-le-Duc ; en 1811 il est à la frontière d'Espagne ; en 1812, aide de camp du général Chasseloup, il est en Russie à la Moskowa et au passage de la Berezina. En 1813, prisonnier des Russes, il accepte un emploi de professeur de mathématiques. Chef de bataillon en 1825, colonel en 1839, en 1841 il s'installe à Toulouse. Membre du Conseil académique, en 1842 membre de la Société d'archéologie du Midi, en 1843 de l'Acad. de

Toulouse, en 1848 président de la Société des amis de l'ordre et de la prospérité nationale. En 1849 il est maire de Lavelanet puis conseiller général de la Hte-Garonne. Il s'occupe de travaux d'irrigation et de drainage.

Une précision d'abord. Le hasard d'une lecture, celle des « Souvenirs du général baron Paulin » (X 1798) – livre offert à la bibliothèque de l'X par d'Ocagne) m'a permis de rencontrer le jeune Gleizes : il avait suivi les mêmes cours privés de préparation aux concours que le père de Paulin dispensait à titre privé à quelques élèves prometteurs de l'école royale militaire de Sorèze en cours de fermeture provisoire. Paulin raconte son concours avec précision : « Je fus examiné à Toulouse par Monge et reçu en 1798 ». Comme Gaspard Monge s'embarqua pour l'Egypte en mai 1798, l'examinateur de Paulin et de Gleizes était peut-être son frère Louis Monge. Paulin fut un des acteurs de la bataille d'Eylau dont Jean-Paul Kauffmann nous restituele climat dans *Outre-terre*.

Dans le bulletin n° 19 de la Sabix relatif à Poncelet, Irina et Dimitri Gouzévitch racontent en détail la période « russe » du polytechnicien Gleizes. Ce texte s'appuie aussi bien sur des sources françaises que des sources russes, et il décrit la « longue chaîne de raisons » qui a conduit Gleizes, épuisé, malade, abandonné à Vilna, fait prisonnier et soigné… à un poste de professeur de mathématiques dans l'enseignement supérieur à Saint-Pétersbourg.
Comme bien d'autres malades, blessés ou déserteurs, Gleizes avait été abandonné par l'armée française fuyant Vilna : Murat, à qui Napoléon a confié les restes de la Grande Armée est parti avec les troupes valides restantes, en panique. Et tant pis pour les soldats et officiers incapables de suivre !

Gleizes est l'un d'eux, il a la chance d'être recueilli et soigné par un médecin juif auquel il restera reconnaissant toute sa vie. Peu à peu remis sur pied, Gleizes écrit en 1813 à un cousin qui est installé dans la capitale russe depuis 1804. Ce cousin, un certain Sénovert, est alors directeur de l'Institut du Corps des ingénieurs des voies de communication créé à Saint-Pétersbourg en 1809. L'établissement souffre de la pénurie des professeurs, puisque le corps enseignant d'origine est soit dans l'armée soit (comme les membres de la « mission Bazaine »), en exil en Sibérie. Il rend donc un double service, d'abord à l'institution, mais aussi à son parent, en proposant à son ami et supérieur Betancourt de recruter Gleizes comme remplaçant pour enseigner les mathématiques. C'est ainsi que le prisonnier de

Charlet, Épisode la retraite de Russie (détail), in : Charlet : aux origines de la légende napoléonienne 1792-1875. Paris, B. Giovanangeli ; Boulogne-Billancourt : Bibliothèque Paul-Marmottan ; La Roche-sur-Yon, musée municipal, 2008.

guerre prend temporairement la place de ses compatriotes et condisciples privés eux aussi de liberté. L'affaire se conclut avec la bénédiction du tsar, bien conseillé par Betancourt qui fut le principal organisateur de la venue en Russie de Bazaine et de ses camarades.

Le parcours ultérieur de Gleizes est rapporté par un de ses amis, le professeur Joly, dans un texte que la BNF met à la disposition des curieux via la très utile Gallica. Malgré le ton hagiographique que l'on s'attend à trouver de la part d'un ami, sa lecture permet de mieux connaître ce polytechnicien, militaire, puis professeur, enfin urbaniste et maire dévoué : un honnête homme.

Chambray, Georges de (X 1801 ; 1783-1848).

Nous avons révisé la campagne de Russie en plantant de petits bicornes sur une grande carte. Nous avons ainsi marché, bataillé, souffert. À Borodino, à Moscou, à la Berezina, à Vilna nous avons marqué une pause pour assister à des scènes successivement vécues par Demay (1796), Fabvier (1802), Crozet (1805), Gourgaud (1799), Poncelet (1807), Gleizes (1798) et nous allons terminer par Chambray (1801), en choisissant de l'évoquer à Vilna, lui aussi. De Chambray y a été « déposé » avec une foule hétéroclite de centaines de soldats et d'officiers dont l'uniforme ne mérite plus ce qualificatif. Comme leur transport sur des travois dans la neige leur serait sans doute fatal, les médecins placés sous l'ordre de Larrey proposent de les confier à la bienveillance du tsar (qui a promis sa compassion) plutôt que de les traîner, eux, leurs cicatrices et leur typhus.

Chambray était artilleur, affecté en Russie dans l'artillerie à pied de la Garde impériale. Il a été jusqu'à Moscou, et a toujours été attentif aux mouvements de troupe comme aux principaux évènements de cette campagne. Comme il aime recueillir des informations, les analyser, et écrire il commence dès qu'il est rétabli et malgré sa captivité à envisager de se lancer dans une « *Histoire de l'expédition de Russie* ». Il nourrit sa prose de ses propres souvenirs : en lisant par exemple sa description de l'effarante traversée de la Berezina, on se doute bien qu'il en a été le témoin oculaire. Puis, rentré à Paris, il profite d'une affectation bien placée (le commandement de l'artillerie de la place de Vincennes) pour se transformer en archiviste, et il rassemble les données et les bulletins de campagne. Aussi, il sera l'un des premiers « historiens » à raconter la campagne dans sa globalité, et la publie en deux éditions successives, en 1824 et 1825.

Comme il est passionné par son sujet, il reste attentif aux autres récits relatifs à cette campagne, et proteste par exemple, dans des journaux, contre la manière dont le comte Rostopchine, gouverneur militaire de Moscou en 1812 qui a donné l'ordre d'incendier la ville, essaie avec ses propres textes d'en attribuer la responsabilité aux Français dans une plaquette intitulée « La Vérité sur l'incendie de Moscou » dans laquelle il accusait Napoléon. Chambray répliqua alors par une série d'articles en défense de l'empereur, ici réunis, dans *Le Moniteur universel, The Literary chronicle, La Pandore, La Gazette de France, L'Oriflamme, La Quotidienne, etc*.

(Plus habile, et sachant que de telles *fake news* à la Rostopchine ne convaincraient que des moujiks illettrés, Tolstoï racontera que c'était la faute… au bois dans lequel étaient bâties les maisons de Moscou !)

De moins en moins militaire, Chambray deviendra de plus en plus écrivain. Ainsi il rédige aussi une « Philosophie de la guerre » (1827). Retiré en Nivernais, et devenu héritier de la seigneurie de Chambray (1836), il vient habiter en Normandie et là, comme son aïeul Louis, s'adonne à l'agronomie. D'où un nouveau sujet pour dissertations, avec le « Traité pratique des arbres résineux conifères » et l'édition de l'œuvre de son bisaïeul François-Nicolas.

Chambray parle de l'École polytechnique

En mars 2017, la SABIX a acquis, pour le donner à l'École polytechnique, un autre ouvrage écrit en 1836 par Georges de Chambray. En 86 courtes pages, Chambray parle de notre École. Comme la plupart des anciens X saisis sur le tard par l'irrépressible désir de retrouver leur jeunesse, Chambray alors âgé de cinquante-trois ans décide de raconter ses deux années à Polytechnique.

« *Quorum pars fui* ». Chambray, homme de culture et d'esprit, « membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-lettres de Prusse » place ce très court extrait de l'Enéide dans la page de titre de son traité « *De l'École polytechnique* ». Certes il en soustrait « magna », car la forme la plus utilisée de la citation indique « *quorum pars magna fui* », par modestie ? Même s'il n'a pas été un élément majeur de cette École, Chambray tient à rappeler que, oui, il en fut. Et s'il s'autorise à en parler, c'est avec la légitimité que lui donnent son admission, son passage, et le parcours qui s'en suivit, sur les champs de bataille ou dans son terroir.

Aussi ne se contente-t-il pas de revenir sur les épisodes les plus marquants de son passage personnel à l'hôtel de Lassay (Bonaparte n'avait pas encore décidé le transfert au Collège de Navarre). Mais il élargit un sujet qu'il connaît et a médité.

Il passe donc en revue certains des problèmes auxquels l'École a été confrontée pendant ses quarante premières années. Sa raison d'être et ses débouchés. Les connaissances exigées des candidats. La sélection par le mérite et les modalités d'évaluation de ce « mérite ». Le nombre souhaitable des élèves. La nature de ses enseignements, des « *mathématiques transcendantes* » à la géométrie descriptive. Leur utilité ultérieure dans un parcours professionnel. L'impact du classement sur les affectations dans les corps d'État. Les qualités exigées des professeurs. Son régime devenu militaire sous l'Empire. Le coût des études pour les élèves et le système des bourses prévues pour les jeunes issus de familles moins aisées.

Nos lecteurs les plus intéressés par l'histoire de l'X savent que ces questions ont été régulièrement abordées par tous ceux, polytechniciens ou non, qui ont réfléchi à cette École « *qui jouit d'une renommée si imposante* » (je cite Chambray). Avant lui déjà, puis après, que de bonnes réflexions maniant avec discernement les « pros » et les « cons » des formules retenues par Monge ou Laplace, par Napoléon ou la Restauration, par Arago ou Le Verrier, par Louis Armand ou Bernard Esambert ! Ils connaissent les arguments mis en avant ou combattus, plus ou moins « élitistes » ou « démocratiques », plus ou moins « utilitaristes » ou d'abord ouverts vers une large culture. Et ils pourront, en consultant le traité de notre marquis « maréchal-de-camp d'artillerie » sur ce sujet, y retrouver bien des raisonnements énoncés, défendus ou combattus dans le récent « rapport Attali »

Le lecteur désireux de disposer de données plus complètes sur ces parcours de polytechniciens pourra se référer aux ouvrages cités d'Erik Egnell sur la retraite de Russie et sur Gourgaud, au bulletin de la SABIX sur Poncelet, à la biographie du général Fabvier rédigée par Antonin Debidour, et aux biographies de Crozet citées dans l'article.